Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

88-89 | 2002

Médecine et biologie

Identités biologiques, identités sociales et conflits ethniques en Afrique subsaharienne

Biological Identities, Social Identities and Ethnic Conflicts in Sub-Saharan Africa

Agnès Lainé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2791>

DOI : 10.4000/jda.2791

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 29-39

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Agnès Lainé, « Identités biologiques, identités sociales et conflits ethniques en Afrique subsaharienne », *Journal des anthropologues* [En ligne], 88-89 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2791> ; DOI : 10.4000/jda.2791

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

Identités biologiques, identités sociales et conflits ethniques en Afrique subsaharienne

Biological Identities, Social Identities and Ethnic Conflicts in Sub-Saharan Africa

Agnès Lainé

- 1 Depuis que le continent africain est la proie de crises identitaires sans précédent, débouchant sur des replis et des affrontements allant jusqu'au génocide, les chercheurs connaissent quant à eux des questionnements au sujet de ces crises, qui illustrent la difficulté d'articuler le champ du biologique avec celui des sciences sociales. Cette difficulté n'est cependant pas nouvelle ainsi qu'on va le voir ci-dessous. Après quelques rappels d'histoire des sciences, le propos sera illustré par la situation que connaît l'Afrique des Grands Lacs (Rwanda et Burundi) depuis plusieurs années.

Les catégories de population africaines dans l'histoire des sciences

- 2 On sait que les nomenclatures ethnographiques de ce continent se sont mises en place progressivement dans un contexte d'exploration et de colonisation occidentales. Force est de constater que certaines de ces nomenclatures recoupent aujourd'hui des clivages entre des populations qui s'affrontent au nom de la race, de l'ethnie ou de l'origine, comme dans la région des Grands Lacs. Quelle peut être la place passée, présente et future d'une vision biologique des populations humaines dans la mise en place de ces racismes, telle est la réflexion proposée ici, avec pour objectif de rechercher des issues scientifiques, juridiques ou politiques aux problèmes posés.
- 3 Celui qui travaille sur la construction des savoirs africanistes élaborés par les Européens, constate rapidement qu'il est difficile de repérer dans les documents ce qui a présidé aux dénominations actuelles de nombreuses sociétés ; les sources historiques européennes, récits de voyage ou rapports d'exploration, désignent des communautés humaines par un

nom sans préciser comment ce nom a été obtenu. Il a pu s'agir du nom d'un lieu, d'un lignage, d'une catégorie sociale, d'une entité politique – chefferie ou royaume – du nom que les gens se donnent eux-mêmes ou que les autres leur donnent, et puis, de plus en plus au cours du XX^e siècle, des unités linguistiques. D'où le fait que les nomenclatures se sont superposées les unes aux autres au cours du temps et qu'une des tâches des ethnologues et des historiens par la suite a été de clarifier et d'organiser ces catégories, ce qu'ils ont pu faire plus ou moins selon les cas. A partir du milieu du XIX^e siècle, ces dénominations sont souvent accompagnées des termes « race », « tribu » ou « ethnie ».

- 4 Par la suite, ou concomitamment, ces catégories ont été étudiées sous l'angle de la biologie, ce qui n'est pas seulement dû, d'après moi, à l'intérêt porté par l'anthropologie à la notion de race. Cela s'explique aussi par le fait que les médecins coloniaux ont joué un rôle considérable dans l'entreprise d'exploration, et dans l'entreprise coloniale en général. On n'a pas assez souligné que la typologie physiologique et anatomique a répondu aux besoins de la pathologie comparée, avant d'être une entreprise de raciologie. Par la suite, cette focalisation – réelle – des médecins-ethnologues sur les aspects physiques a abouti à la séparation progressive entre l'anthropologie physique et l'ethnologie.
- 5 Je parlerai ici surtout de l'anthropologie physique et biologique, de ses rapports avec la notion d'ethnie.

L'ethnie entre biologie et culture : la notion d'origine

- 6 Théoriquement, « l'ethnie » a été l'unité de population des ethnologues tandis que les anthropologues ont travaillé sur la « race ». En fait, les deux notions se sont recoupées assez souvent jusqu'après la seconde guerre mondiale. L'ethnie est une notion-clé pour les deux disciplines dès leurs débuts : c'est Vacher de Lapouge en 1896 qui a fondé la notion d'ethnie. C'est d'abord une notion politique. L'« ethnie », sous sa plume, est ce qui n'est pas nation, un défaut de nation : il n'est pas anodin de constater que l'« ethnie » a émergé en face de « nation » et par rapport à cette notion, dans un contexte de dilatation du sentiment national en Europe. La nation est censée intégrer et fédérer les peuples différents par la langue et l'origine, en créant un lien de solidarité supérieur issu de valeurs et d'histoire commune, alors que l'ethnie désigne une communauté de même origine, donc des individus plus ou moins apparentés partageant de ce fait un certain nombre de traits culturels¹.
- 7 La notion « d'origine commune », dans cette définition, me paraît constituer le lien entre biologie et culture. Elle a accompagné l'histoire de ce concept tout au long du XX^e siècle. « L'origine commune » explique les traits culturels communs. Par ailleurs, c'est une idée partagée par beaucoup de sociétés africaines dont les membres se réfèrent souvent à des ancêtres communs, qu'ils soient mythiques ou historiques. On comprend donc que l'ethnie ait été une notion de référence pour les ethnologues. En outre, c'est aussi cette origine commune, réelle ou prétendue, qui a légitimé la démarche de typologie comparatiste destinée à reconstituer la généalogie de ces « peuples » ou « races ». Préciser les apparentements entre les « ethnies », c'était se donner les moyens de reconstituer l'histoire. Ce statut de la biologie comme source d'histoire est actuel plus que jamais ; nous verrons cela plus loin.

- 8 Après la mise en cause du concept de race par la communauté scientifique et politique – et notamment par l’UNESCO – à partir de 1950, le mot « ethnies » a tendu à remplacer la « race » pour désigner l’unité de population des anthropologues physiques².

Typologie, oui... mais de quoi ?

- 9 Pendant tout le XX^e siècle, soucieux de comprendre la diversité humaine, son histoire et sa place dans le monde vivant, les chercheurs, les savants, les médecins coloniaux puis les anthropologues, ont constitué un corpus de données ordonnant cette diversité. Comment ont-ils classé cette diversité ?
- 10 Dans un travail antérieur, j’ai eu l’occasion d’étudier cette période où l’anthropologie biologique s’intéresse aux groupes sanguins, c’est-à-dire entre 1945 et 1985³. Cette période assure la transition entre la typologie du squelette et les travaux des généticiens. J’ai réalisé une étude statistique de toutes les références bibliographiques que j’ai pu rassembler, soit 898 références qui livrent des données inédites sur les fréquences de marqueurs sanguins.
- 11 Cette analyse a donné de nombreux résultats intéressants dont je n’extrais ici que ces réflexions :
1. Chaque société secrète les catégories nécessaires à son fonctionnement ; ce qui est variable au cours de l’histoire. Mais ce qui s’applique aux sociétés « traditionnelles » d’Afrique s’applique également aux sociétés coloniales créées en Afrique par les Européens. C’est ainsi que les premières données sur les groupes sanguins dans les années 1940-1950⁴ étaient distribuées selon les grandes catégories raciales : Blancs, Nègres (ceux-ci étant souvent représentés par des Afro-américains), Pygmées. En Afrique du Sud, les répartitions obéissent à la partition politico-raciale du pays : White People, Coloured, Indians, Hottentots... Puis les catégories s’affinent et se démultiplient en « ethnies ».
 2. Une majorité écrasante des publications est le fait des puissances coloniales ou ex-coloniales concernant des populations appartenant à leurs colonies ou ex-colonies : Grande-Bretagne, France, Afrique du Sud notamment, auxquelles s’ajoutent les Etats-Unis et la Suisse dans un contexte d’internationalisation de la recherche, après les indépendances⁵.
- 12 Après les indépendances, les chercheurs ont donc travaillé sur des nomenclatures héritées de la colonisation. Celles-ci n’étaient certes pas forgées de toute pièce. De fondements incertains pour la plupart, ces catégories ont été transformées et cristallisées par une gestion coloniale qui a instauré des recensements démographiques, des partitions territoriales et des différenciations motivées par les logiques fiscales et les stratégies de l’administration indirecte qui consistaient à déléguer des pouvoirs politiques particuliers à certains peuples jugés plus évolués.
- 13 Dans la région des Grands Lacs, au Rwanda et au Burundi, territoires placés sous mandat belge, les catégories Hutu, Tutsi et Twa représentent un cas extrême de cet état de fait car elles sont à la fois issues d’une partition anthropologique et d’une partition politico-administrative.

Hutu, Tutsi et Twa dans l’historiographie coloniale

- 14 Ces trois catégories de population existaient dans la société rwandaise précoloniale. Cependant, elles ne semblent pas avoir été des référents identitaires importants et ne

constituaient pas des catégories ethniques, quelle que soit la signification qu'on donne à ce terme. Les ressortissants de ces catégories parlent la même langue, ont la même religion, sont membres des mêmes entités politiques depuis des siècles (les monarchies du Rwanda et du Burundi), et se réfèrent donc aux mêmes ancêtres fondateurs de ces monarchies. Ils ont connu de nombreuses alliances matrimoniales et exercent les mêmes activités, bien que les Tutsi soient le plus souvent éleveurs et les Hutu agriculteurs. On ne connaît pas l'origine exacte de ces catégories même si l'on suppose qu'elle est d'ordre socio-économique. Les différences se sont estompées, si bien qu'elles n'auraient peut-être aujourd'hui guère de pertinence nonobstant l'intervention coloniale.

- 15 Les Européens ont opéré une distinction entre les Hutu, les Tutsi et les Twa, fondée sur leur aspect physique, ce qui remonte aux missionnaires du XIX^e siècle. D'après ces sources, les Tutsi étaient grands, longilignes et présentaient des traits nettement plus européens, les Hutu étaient des « nègres typiques » et les Twa des « pygmées » ou plus exactement pygmôides. Ces missionnaires et ces « savants » ont élaboré dans cette région une historiographie complètement mythologique selon laquelle les Tutsi auraient été des envahisseurs nomades, guerriers et pasteurs originaires du haut Nil, descendants des Egyptiens et des Ethiopiens de l'antiquité, et auraient fondé ces royaumes en assujettissant les autochtones hutu. En vertu de cette histoire, l'administration coloniale, allemande puis belge, s'est appuyée sur cette prétendue « élite tutsi », en conférant à celle-ci de larges privilèges au détriment des Hutu et des Twa, ouvrant la porte à de sanglants règlements de compte dès le début des indépendances.
- 16 Les différences physiques entre ces catégories étaient déjà un cliché de la littérature lorsque les premiers travaux vraiment scientifiques ont été faits sur ces populations, typologies anatomiques puis typologies sérologiques. Elles ont été réalisées au cours des années 1950, notamment par Jean Hiernaux qui était en poste à Astrida (aujourd'hui Kigali) ; elles ont semblé d'abord recouper cette partition traditionnelle. Il a été procédé ailleurs à l'analyse de ces travaux (Lainé, 1999b), aussi nous n'y reviendrons pas ici sauf à rappeler qu'ils posent selon nous des problèmes méthodologiques, notamment d'échantillonnage, liés au contexte dans lequel les observations ont été faites. Mais quelle que soit leur valeur, ces résultats ont contribué à donner aux identités hutu, tutsi et twa un contenu biologique supplémentaire qui fait notamment des Tutsi des étrangers, ce qui dans ce contexte est traduit par « envahisseurs », « usurpateurs », « exploiters » du seul vrai peuple autochtone des Hutu (les Twa ont été massacrés par les deux camps dans le silence international le plus consternant).

Ethnies et génocide

- 17 Les historiens spécialistes de la région des Grands Lacs ont, depuis de nombreuses années, pris le contre-pied de cette idéologie, en montrant le caractère non ethnique des divisions, en vain⁶. Les termes de « race » ou d'« ethnie » ont été repris par les intellectuels, les extrémistes et les acteurs du génocide au Rwanda, et systématiquement à chaque massacre, par les médias et beaucoup d'hommes politiques occidentaux qui ont eu tendance à tout expliquer par des conflits ethniques multiséculaires et l'existence d'une guerre civile, reprenant ainsi la propagande des criminels.
- 18 Le génocide au Rwanda a fait en 1994 quelques huit cent mille morts. Le paradoxe, extrêmement triste, est que pour faire reconnaître leurs droits, les victimes ont été au

bord de devoir faire reconnaître qu'elles constituent bien une « race » ou une « ethnie »⁷. En effet, le crime de génocide est défini par l'article II de la Convention internationale du 9 décembre 1948 (repris de façon élargie dans le livre II du code pénal français, 211-1)⁸ de la façon suivante :

Le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) meurtre des membres du groupe ;
- b) atteinte à l'intégrité physique ou mentale des membres du groupe ;
- c) soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ;
- d) mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;
- e) transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe.

- 19 La notion de race n'ayant plus de définition scientifique, le qualificatif national ou religieux ne s'appliquant pas ici, reste « ethnique ». Qui dira si les Tutsi sont une ethnie, la notion n'ayant pas de définition juridique ? Et qui dira ce qu'est au bout du compte une ethnie ? Quelles sortes d'experts auraient eu à statuer ? Fort heureusement, le texte juridique comportait une solution, stipulant : « commis dans l'intention de détruire... ». Il a été statué que ce qui prévaut n'est pas que les victimes soient une ethnie ou une race, mais que les assassins en aient été convaincus. C'est ainsi que le génocide des Tutsi a pu être reconnu comme tel par les juristes de la communauté internationale.

Biologie, société, histoire et consciences identitaires

- 20 Le problème des rapports entre biologie, société, histoire et conscience identitaire demeure complexe.
- 21 Il n'est pas douteux que les communautés humaines résultent d'articulations multiples entre nature et culture. En outre, il paraît certain que la biologie peut concourir à l'information historique – et d'ailleurs il y a toujours eu un souci historique dans la démarche des anthropologues. Mais une information biologique doit prendre garde à la chronologie :
- 1. pour être source d'histoire, un document doit pouvoir être daté et situé dans son contexte ;
 - 2. pour constituer une information historique, le fait rapporté par cette source doit également pouvoir être daté.
- 22 Il est extrêmement important que les biologistes précisent la portée et la signification de leurs résultats en terme d'histoire, surtout à l'ère du postmodernisme, où la biologie, comme science exacte, a tendanciellement raison contre la critique historique. Ainsi, à l'heure actuelle, il n'existe aucun fait de nature historique, archéologique ou linguistique qui nous porte à penser que des groupes ethniques différents, ancêtres de Hutu et de Tutsi, se sont rencontrés dans la région au cours des derniers siècles. Face aux biologistes, les historiens chercheraient-ils à nier l'évidence pour éviter de terribles récupérations idéologiques ? L'alternative n'est pas celle-là : il existe des éléments sérieux, archéologiques et linguistiques, établissant qu'un processus de peuplement s'est déroulé dans toute cette zone située entre le haut Nil et le lac Tanganyika à l'est de la grande forêt, qu'il est le fait de communautés caractérisées par des cultures matérielles différentes et certainement des langues différentes, que ce processus est amorcé vers – 2500 ; qu'il a mis ces populations en contact depuis lors, jusqu'à nos jours⁹. Donc, si des

différences biologiques pouvaient encore être considérées comme significatives entre Hutu et Tutsi, on se rend bien compte que leur portée historique, mais surtout politique et idéologique, ne sauraient être équivalente selon qu'elles dénotent une rencontre vieille de quelques décennies, de quelques siècles ou de quelques millénaires.

- 23 En résumé, au côté des sciences et de la critique des sciences, le tri qu'en fait le public apparaît de première importance. A défaut d'ethnie, il n'existe pas moins des consciences identitaires ethniques et il faut aussi en tenir compte.

BIBLIOGRAPHIE

BOYD W.C., 1952. « Genetics and the Races of Man, Heath », *Tabulae biologicae*, 17, part 2 : 113-240. Boston. [Génétique et races humaines. Introduction à l'anthropologie physique moderne]. Paris, Payot.

CHRETIEN J.-P., 2000. *L'Afrique des Grands Lacs. Deux mille ans d'histoire*. Paris, Aubier.

DE LESPINAY C., 2000. « L'anthropologie, le droit et les génocides », *Droit et cultures*, 41, 2000/1 : 141-165.

LAINÉ A., 1998. *Génétique des populations et histoire du peuplement de l'Afrique*. Thèse de doctorat d'histoire de l'université Paris I/Centre de recherches africaines. Paris.

LAINÉ A., 1999a. « Génétique des populations humaines en Afrique. Historiographie de 40 ans de recherches (1945-1985) », *Bulletin de la société d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie (SHESVIE)*.

LAINÉ A., 1999b. « Anthropologie et citoyenneté dans l'Afrique des Grands Lacs », *Droit et cultures*, 38/2 : 80-106.

SCHOENBRUN D.L., 1993. « We Are What we Eat : Ancient Agriculture between the Great Lakes », *Journal of African History*, 34 : 1-31.

VANSINA J., 1995. « New Linguistic Evidence and the "Bantu Expansion" », *Journal of African History*, 36 : 173-195.

NOTES

1. A cette époque de nationalismes exacerbés qui est aussi celle de l'expansion coloniale vers l'Afrique, cette vision des choses permettait de concevoir l'entreprise de colonisation comme le prolongement d'une construction nationale multiséculaire, réalisée par l'intégration successive de plusieurs « ethnies ». On connaît par ailleurs les thèses racistes de Vacher de Lapouge, théoricien du « sélectionnisme social ».

2. Alors que les ethnologues utilisaient ce terme de moins en moins, sans pour autant le renier, au profit de « société » et « culture » (il serait d'ailleurs utile d'éclairer ce paradoxe et de préciser les motifs historiques de cette désaffection).

3. Lainé (1998, 1999a).

4. Par exemple Boyd (1952).
 5. Il s'agit de la nationalité des supports de publication et non pas de la nationalité des auteurs. Après 1960, les auteurs français ou anglais, ou encore africains, préfèrent publier dans des revues américaines.
 6. Il faut citer Vansina, Chrétien, Vidal, Mworoha, notamment. Voir par exemple Chrétien (2000).
 7. De Lespinay (2000).
 8. De Lespinay (*op. cit.*).
 9. Voir notamment Schoenbrun (1993), Vansina (1995).
-

RÉSUMÉS

On propose une réflexion historique et épistémologique des liens entre la recherche en anthropologie biologique et la construction des identités africaines contemporaines. A partir de l'exemple concret de la région des Grands Lacs (Rwanda, Burundi), on évoque la participation croisée des Africains et des Européens à cette construction via les savoirs scientifiques, la réintégration par les groupes socio-politiques de l'Afrique contemporaine de ces savoirs élaborés avant, pendant et après l'époque coloniale.

This article presents an historical and epistemological examination of the links between research in biological anthropology and the construction of contemporary African identities. Using the concrete example of the Great Lakes region (Rwanda, Burundi), it discusses the intersecting contributions of Africans and Europeans to this construction via types of scientific knowledge, the re-integration by socio-political groups in contemporary Africa of these types of knowledge elaborated before, during

INDEX

Mots-clés : Afrique, anthropologie biologique, ethnisme, génocide, histoire des sciences coloniales, identités, Rwanda

Keywords : Africa, biological anthropology, ethnism, genocide, history of colonial sciences, identities, Rwanda

AUTEUR

AGNÈS LAINÉ

Centre de recherches africaines - Université Paris I